



CENTRO EUROPEO DI STUDI TRACI

Anno/Anul XX. N. 206

Dicembre/Decembrie 1991

Noi Tracii

Mensile. Spedizione abb. postale Gruppo III 70% - 00187 Roma, Foro Traiano 1/A, Tel. 06/679.77.85

NATIONE BESSUS LES THRACES DANS LA FLOTTE ROMAINE

JERZY KOLENDO

Les inscriptions mises au jour hors des territoires habités par les Thraces mais se rapportant à ces derniers suscitent depuis longtemps un vif intérêt. C'est à G.G. Mateescu, dont l'ouvrage «I Traci nelle epigrafi di Roma»¹ parut en 1923, que revient le mérite d'avoir initié l'étude de cette catégorie de sources dans les recherches sur l'histoire des Thraces. Les nombreux travaux d'A. Fol, et tout particulièrement son catalogue des Thraces dans la documentation épigraphique de la partie occidentale de l'Empire romain², sont d'importance capitale pour l'étude de la diaspora thrace. Les inscriptions relatives aux Thraces, mais découvertes *extra fines*, sont devenues ces dernières années l'objet d'un grand nombre d'études spéciales poursuivies par plusieurs savants. Ces mêmes inscriptions se voient aussi largement exploitées dans les travaux consacrés à la langue thrace³ ainsi que dans les recherches sur la structure démographique des différentes provinces de l'Empire romain⁴. La contribution des travaux relatifs à l'origine des esclaves et au recrutement à l'armée romaine⁵ est très appréciée dans les études sur la diaspora thrace. Les esclaves et les militaires d'origine thrace constituent en effet deux groupes les plus nombreux de la population quittant la péninsule balkanique.

Les observations ci-présentées porteront sur les marins d'origine thrace servant dans la flotte romaine⁶. L'étude de cette problématique permet en effet de formuler quelques conclusions fort intéressantes. L'examen du catalogue d'A. Fol dans la partie consacrée aux militaires⁷ confirme la présence d'un grand nombre de Thraces dans la flotte romaine. Leur origine était généralement définie: *Bessus, natione Bessus*. Parfois le nom de cette ethnie était transcrit *Vessus*⁸. Le plus grand nombre de Besses connus grâce aux sources épigraphiques servait dans la flotte.

Examinons de près les inscriptions attestant le service des Besses dans la flotte romaine. De Misène et de ses plus proches environs proviennent 17 *militēs ex classis*

*praetoria Misenensis natione Bessus*⁹; deux vétérans habitaient la Campanie méridionale¹⁰; 11 marins *natione Bessi* dans la flotte de Misène sont attestés à Rome¹¹. D'autres inscriptions appartenant à cette catégorie ont été découvertes dans les localités où stationnaient des escadres de la flotte de Misène, à savoir: *Carales* (Cagliari) en Sardaigne (3 inscriptions)¹², Ostie (3 inscriptions)¹³, *Centum Cellae* (3 inscriptions) et le Pirée (2 inscriptions)¹⁵. En tout, 41 marins de la flotte de Misène *natione Bessus* sont attestés dans les inscriptions¹⁶. Nous connaissons en plus 7 marins *natione Bessus* qui servaient dans la flotte prétorienne stationnant à Ravenne¹⁷. En tout les inscriptions mentionnent 50 marins *natione Bessus*.

Il convient d'attirer l'attention sur le fait que, mis à part les marins *natione Bessus*, le catalogue d'A. Fol ne cite que 7 inscriptions des Thraces servant dans la flotte. Dans un cas seulement la personne est désignée comme *n(natione) Musiaticus*¹⁸. Dans les autres cas l'origine thrace de ces marins a été définie d'après l'analyse de leurs noms¹⁹. Il pouvait donc très bien être question des Besses.

Les sources attestent également, à côté de celle des marins, la présence de 15 Besses dans l'armée romaine. Il s'agit de 7 soldats servant dans les troupes des *equites singulares*²⁰, de 2 prétoriens²¹, et de 4 soldats dans les troupes auxiliaires²². Dans 2 cas nous ne sommes pas en mesure de définir dans quelles troupes servaient les Besses²³. Il est en conséquence fort possible que ces textes concernent aussi les marins. Il existe par ailleurs des informations relatives à la *cohors I Flavia Bessorum* stationnant en Macédoine et la *cohors II Flavia Bessorum* stationnant en Mésie et en Thrace²⁴.

On connaît également quelques civils originaires de la tribu des Besses. Parmi eux, un affranchi, *nummularius de basilica Julia*²⁵, gladiateur²⁶ et *olearius*²⁷. Dans certains cas le nom *Bessus/Bessa* peut témoigner de l'origine thrace de celui/ celle qui le portait²⁸.

Afin de pouvoir évaluer pleinement l'importance des Besses dans la flotte romaine, il faudrait examiner la part de différentes ethnies dans la constitution de celle-ci. Selon les données fournies par l'étude récente de M. Raddé²⁹, rectifiées dans ce qui concerne le nombre de Thraces, il est possible de déterminer l'origine de 301 marins. Les Besses (51 personnes soit 16,94%) viennent en deuxième position, après les habitants de l'Égypte et d'Alexandrie (61 personnes soit 20,27%). Viennent ensuite les originaires de Sardaigne (33 personnes soit 10,96%), et enfin ceux de Dalmatie (26 personnes soit 8,63%).

* * *

Qui étaient les Besses si généralement présents dans la flotte romaine? Afin de répondre à cette question il faudra analyser l'histoire dramatique et assez compliquée de cette tribu³⁰.

A l'époque du Haut-Empire, les Besses peuplaient deux régions totalement différentes et géographiquement lointaines. La première, les terres de la Thrace comprises entre le moyen et le haut *Hebros* (Maritza) et le massif du Rhodope, c'était le territoire de la future stratégie *Bessica* voisine des stratégies *Medica* et *Serdica*. La deuxième région habitée par les Besses c'est la Dobroudja, les territoires ruraux d'*Histria* et de *Tomis* et les environs de *Durostorum*. Cette dernière localisation était liée au déplacement d'un certain nombre de Besses. Leur pays d'origine était la Thrace méridionale.

C'est à Hérodote que nous devons les premières informations sur les Besses³¹. L'historien d'Halicarnasse notait en effet que les Besses faisaient partie du peuple des

Satres. C'est de cette tribu que provenaient les prêtres du célèbre temple de Dionysos situé dans la haute montagne. Le nom de cette tribu n'apparaît pourtant pas dans les récits des luttes que Philippe II et Alexandre le Grand menaient en Thrace, ce qui n'exclut évidemment pas la participation des Besses dans ces luttes sous le nom générique de Thraces. Il existe des informations³² sur les luttes de Philippe III contre les Besses en 183.

C'est à partir de la fin du IIe siècle avant J.C. que commencent les luttes acharnées entre les Romains et les Besses³³. Strabon décrit ces derniers comme des «brigands parmi les brigands»³⁴. Déjà en 109, le proconsul M.Minucius Rufus devait combattre contre les Scordisques, les Besses et autres peuples de Thraces³⁵. Pendant la guerre avec Mithridate, la lutte contre ces peuples est menée d'abord par M.Terentius Varro Lucullus³⁶, ensuite, en 60, par C.Octavius, père de l'empereur Auguste³⁷, puis par M.Calpurnius Piso³⁸. Lors de la guerre civile, ceux-ci prennent le parti de Pompée³⁹, ensuite, après la mort de César, Brutus poursuit la campagne contre les Besses⁴⁰. Une autre campagne a lieu au temps d'Auguste. Des batailles acharnées sont menées par M.Licinius Crassus⁴¹ en 29-28, puis, avant 16 av. J.C., par M.Lollius⁴². Le grand soulèvement des Thraces en 13-11 avant J.C. sous le commandement d'un prêtre de Dionysos, Vologases de la tribu des Besses, constitue le point culminant de ces luttes⁴³. Les Romains furent obligés de mobiliser de très importants effectifs pour combattre les révoltés parmi lesquels les Besses représentaient une force décisive.

La présence des Besses sur le territoire de la Scythie Mineure (aujourd'hui la Dobroudja) est confirmée déjà par Ovide⁴⁴. Du IIe siècle après J.C. datent quelques inscriptions⁴⁵ dans lesquelles apparaissent *cives Romani et Bessi consistentes*. La présence des Besses est attestée à *Ulmentum*⁴⁶, au *vicus Quintionis* sur le territoire d'*Histria*⁴⁷ et dans les environs de *Durostorum*⁴⁸. Il convient de noter que les Besses n'étaient pas l'unique tribu thrace déplacée vers le nord. Les inscriptions nous signalent également la présence des *Lai*⁴⁹ et des *Ausdecenses*⁵⁰ sur le territoire de la Dobroudja.

Il existe dans la littérature deux principales interprétations qui tentent d'expliquer l'apparition des Besses et d'autres tribus originaires de Thrace en Dobroudja. Selon la première⁵¹, ils y auraient été déportés par suite des luttes sanglantes qu'ils avaient menées contre les Romains. L'autre hypothèse opte pour la colonisation qui aurait eu lieu à l'époque où la Scythie Mineure se trouvait sous la domination des souverains thraces⁵². En faisant déplacer une partie des tribus thraces vers le nord, ceux-ci voulaient sans doute aménager la Dobroudja fort dépeuplée à cette époque.

* * *

Revenons-en au problème des marins *natione Bessus*. Selon l'opinion commune des chercheurs s'occupant de l'histoire de la flotte romaine, ceux-ci seraient originaires des régions montagneuses de Thrace. En effet, malgré le témoignage d'Ovide, on ne tenait pas compte du fait que Besses habitaient également le territoire de l'actuelle Dobroudja, sur le cours inférieur du Danube. Il faut tenir présent à l'esprit le fait que les premières inscriptions parlant des *cives Romani et Bessi consistentes* furent mises au jour seulement pendant la première guerre mondiale. Ces textes épigraphiques ont dû aussi attendre un certain temps avant d'être expliqués d'une manière exhaustive⁵³. D'autre part, les conclusions auxquelles sont arrivés les chercheurs s'occupant de l'histoire de la Scythie Mineure n'étaient pas prises en considération par ceux qui étudiaient l'histoire de la flotte

romaine.

Le chiffre important de marins *natione Bessus* suscitait depuis longtemps un grand intérêt des chercheurs, car, à première vue, les Besses constituait en quelque sorte une exception à la règle du recrutement de soldats à la flotte romaine. Il ne faut pas oublier que parmi les marins de cette flotte on comptait avant tout des originaires des régions où la navigation était bien développée. Il s'agissait donc en premier lieu des Egyptiens venant du pays dont la principale artère de communication était le Nil⁵⁴. Venaient ensuite les habitants de l'île de Sardaigne⁵⁵ et ceux de Dalmatie⁵⁶, pays au littoral parfaitement adapté à la navigation, où il existait une très ancienne tradition de naviguer.

Th. Mommsen, dans son article publié en 1881, attira le premier l'attention⁵⁷ sur le nombre important de Besses dans la flotte romaine. Il avança une hypothèse selon laquelle par ce nom on désignait en réalité des originaires de toute la Thrace et de la Dardanie. Cette fort intéressante hypothèse se basait sur deux inscriptions des *2 equites singulares* originaires d'*Apri* et de *Scupi*⁵⁸, lesquels étaient désignés comme Besses. D'après H. Dessau⁵⁹, l'échec du grand soulèvement des Besses entraîna une aggravation très considérable de leur situation: en guise de peine, ils étaient contraints à effectuer un très dur service dans la flotte romaine. G.G. Mateescu⁶⁰ a exprimé une opinion fort intéressante à ce propos laquelle mérite certainement d'être rapportée in extenso: «Domandandomi ora che cosa possa significare questa affluenza di Bessi e la completa assenza dei Traci e dei Daci nella flotta romana, mi sembra spiegabile il fatto se intendiamo come Bessi in questo caso speciale dei soldati della marina militare, i rappresentanti delle tribù costiere dell'Egeo, di Thessalonica, Sirrhæ et Philippi, di Abdera, Porsulæ (...) e Traianopolis ad Hebrum, di Apri, Rhaedestus et Selymbria fino a Byzantium, indigeni pratici della navigazione e conoscitori del mare presso il quale vivevano e che avevano certamente meglio conosciuto nell'epoca eroica. Gli altri *Thracæ* e *Daci*, popolazioni soprattutto montanare e comme tali ottimi soldati per le milizie di terra, non valevano molto per le forze di mare, e conoscendo noi la perizia dei Romani nell'adoperare la specialità guerresca di ogni popolo soggetto e federato non c'è da meravigliarsi dell'assenza dei Traci e Daci dai testi riferentisi alla flotta».

Chester G. Starr⁶¹, en commentant le service des Besses dans la flotte romaine, remarqua que ce nom ethnique pouvait aussi bien servir à désigner d'autres Thraces. Cette opinion fut dernièrement reprise par Caccioli⁶².

Cette brève revue d'opinions concernant le service des Besses dans la flotte romaine⁶³ confirme la légitimité de la thèse selon laquelle un si grand nombre de Besses originaires des régions montagneuses de Thrace ne pouvait pas servir dans la flotte romaine. En fait, ces montagnards n'y étaient point prédisposés. Seuls les Besses de Dobroudja, et plus précisément les habitants des bords du Danube et ceux vivant à proximité de son embouchure, étaient capables d'assumer ce service. Il ne faut pas en effet oublier qu'en Dobroudja, le transport fluvial sur le Danube devait jouer un rôle essentiel, surtout dans le nord du pays, à proximité du delta du fleuve. Il convient également de noter qu'*Histria* était situé au bord d'un lac abondant en poisson et lié au delta du Danube. Les habitants de la Dobroudja avaient en conséquence bien des occasions de connaître la navigation. Il paraît donc normal que les Besses vivant à proximité de l'embouchure du Danube fournissent des marins à la flotte romaine.

Il reste la question de savoir si tous les marins *natione Bessus* provenaient des *vici* habités par les Besses. Ce groupe ne pouvait évidemment pas être très nombreux. La Dobroudja était habitée, mis à part les Besses, par des *Lai* venus du sud, par des *Daces* et

par des colons romains. Il paraît fortement probable que la dénomination *natio Bessus* était employée plus tard pour désigner tous les originaires de Dobroudja servant dans la flotte romaine, et peut-être même pour désigner tous les Thraces. Il ne faut pas oublier que la solidarité des différents groupes ethniques jouait un rôle relativement important dans l'armée romaine. Les troupes auxiliaires par exemple portaient en général un nom ethnique choisi en fonction de l'origine des soldats majoritaires dans le premier contingent de celles-ci. Parmi les *equites singulares* se distinguaient nettement des groupes de Germains et de Thraces⁶⁴. On peut supposer que, dans la flotte romaine, les Thraces constituaient un groupe homogène se distinguant des Egyptiens et des originaires de Dalmatie. Compte tenu du fait que les Besses jouaient un rôle important parmi les marins thraces, il est fort possible que leur nom a été attaché à tous les autres habitants de la partie orientale de la péninsule balkanique servant dans la flotte. Les Romains connaissaient bien le nom «Besses» ne serait-ce que par suite de très longues luttes qu'ils menaient contre cette tribu dans les régions montagneuses de Thrace.

Afin de confirmer l'hypothèse ci-présentée, il convient de citer l'inscription de Puteoli dédiée par *Aur(elius) Abitus nat(ione) Bessus nat(us) reg(ione) Serdica vico Magari* servant dans la garde prétorienne⁶⁵. Il n'est pas du tout impossible que cette inscription reflète une situation de famille fort compliquée: un individu de la tribu des Besses, ou plutôt son père, aurait émigré pour s'installer sur le territoire de la *Serdica*. Mais une autre hypothèse paraît plus probable. Le prétorien érigeant un monument à Puteoli, y séjournant le plus probablement avec les marins de la *classis praetoria Misensis*, aurait emprunté certains usages à ses camarades de la flotte. *Natio Bessus* serait donc le synonyme de *natio Trax*.

Bessus pouvait très bien être synonyme de l'habitant de la Scythie Mineure⁶⁶, c'est-à-dire de l'actuelle Dobroudja, et même celui de l'habitant de la Thrace. En effet, on note souvent le phénomène de l'extention du nom d'un petit groupe sur la totalité de la population habitant un territoire beaucoup plus vaste. Le nom du peuple *Maesi* donné après la conquête romaine aux habitants de toute la province Mésie⁶⁷ en serait un bon exemple. Dans le cas des Besses, le fait que deux groupes de cette tribu habitent deux régions distinctes, notamment le sud et le nord, des territoires occupés par les Thraces favorisait le processus d'extention de leur nom.

NOTES

Abréviations:

AE - L'Année Epigraphique

CIL - Corpus Inscriptionum Latinarum

Eph.Epigr. - Ephemeris Epigraphica

Fol - A.Fol, *Les Thraces dans l'Empire romain d'Occident (I^{er} - III^e s.). Deuxième partie. Documentation épigraphique*, Annuaire de l'Université de Sofia, Faculté de Philosophie et d'Histoire, t. LI, 1967, livre III, p. 1-17 et t. LII, 1968, livre III, p. 195-274.

NSc - Notizie degli Scavi di Antichità

RIB - R.G. Collingwood, R.P. Wright, *Roman Inscriptions of Britain*, t. I, Oxford 1965.

Thylander, Insc. Ostie - H.Thylander, *Inscriptions du port d'Ostie*, 2 vol., Lund 1952.

1. *Ephemeris Dacoromana*, I 1923, p. 57-290.

2. A.Fol, *Les Thraces dans l'Empire romain d'Occident (I^{er} - III^e s.). Deuxième partie. Documentation épigraphique*, Annuaire de l'Université de Sofia, Faculté de Philosophie et d'Histoire, t. LI, 1967, livre

III, p. 1-17 et t. LII, 1968, livre III, p. 195-274. Cf. idem, *The importance of the inscriptions extra fines provinciarum for the history of Moesia and Thracia (I-III c.A.D.)*, dans *Studien zur Geschichte und Philosophie des Altertums*, Budapest, 1968, p. 377-381.

3. D.Detschew, *Die thrakischen Sprachreste, 2. Auflage mit Bibliographie 1955-1974 von Ž. Velkova*, Wien 1976.

4. Pour l'Afrique voir H.-G. Pflaum, *Pannoniens et Thraces en Afrique de Nord romaine à l'époque du Haut-Empire*, dans *Pulpudeva. Semaines Philippopolitaines de l'histoire et de la culture thrace*, 2, Sofia 1978, p. 53-67; J.-M.Lassère, *Ubique populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères*, Paris 1977, p. 395 et s.; D.Samsaris, *Relations entre la péninsule Balkanique et l'Afrique romaine. Population et onomastique balkanique en Afrique*, dans *l'Africa romana. Atti del V convegno di Studio Sassari 11-13 dicembre 1987*, Sassari 1988, p. 403-430; J.Kolendo, *Un chevalier de Cirta dans une inscription de Novae (Mésie Inférieure) découverte en 1987; Ibidem*, p. 375-381. M.Le Glay, *Les Thraces dans les Gaules et les Germanies*, *Pulpudeva*, 4, 1980, p. 39-50.

5. G.Forni, *Il reclutamento delle legioni da Augusto a Diocleziano*, Milano-Roma 1953; idem, *Estrazione etnica e sociale dei Soldati delle legione nei primi secoli dell'impero*, dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, t. II, 1, Berlin-New York 1974, p. 339-391; A.Passarini, *Le coorti pretorie*, Roma 1939, p.158, 176-178; K.Kraft, *Zur Rekrutierung der Alen und Koborten an Rhein und Donau*, Bern 1951.

6. Ch.G.Starr, *The Roman Imperial Navy, 31 B.C.-A.D.324*, Cornell Studies in Classical Philology, vol. 26, Ithaca 1941 (Réédition anastatique avec les addenda, Cambridge Mass. 1960); D.Kienast, *Untersuchungen zu den Kriegsflootten der römischen Kaiserzeit*, Bonn 1966; M.Bollini, *Antichità classiarie*, Ravenna 1968; M.Reddè, *Mare nostrum. Les infrastructures, le dispositif et l'histoire de la marine militaire dans l'Empire Romain*, Roma 1986.

7. A.Fol, *op.cit.*, p. 201-226, n. 1-596, p. 233-239, n. 784-902. Cf. G.G.Mateescu, *op. cit.*, p. 199 et s., 287 et s.

8. CIL, X, 3600; CIL, XIV, 234 = Thylander, *Ins.Ostie*, p. 252, n. B 37; AE, 1946, 145.

9. CIL, X, 3370, 3374, 3376, 3555, 3573, 3576, 3590, 3600, 3602 = *Journal of Roman Studies*, 1951, p. 18, n° 6; CIL, X, 3625, 3653, 3656, 3657, 3660, 3664 = Puteoli, IX-X, 1985-1986, p. 47-50; Eph. Epigr., VIII, p. 116, n° 444; NSc., 1928, p. 196 = AE 1929, 145 = Puteoli, XI, 1987, p. 139 et s., n° 6 (A.Parma).

10. CIL, XVI, 1 = X, 769 - diplôme militaire de 52 trouvé à *Stabiae*; CIL, X, 1080 - *Nuceria Alfaterna*.

11. CIL, VI, 3097, 3103, 3107, 3128, 3139 = 7466, 3141, 3142, 3145, 3163 (classis incerta); Epigraphica, V-VI, 1943-1944, p.13 sq = AE, 1946, 145; *Memoirs of the American Academy in Rome*, IX, 1931, p. 93, n° 7 = AE, 1931, 89. L'inscription CIL, VI, 32768 provient en réalité d'Ostie. Cf. CIL, XIV, 236.

12. CIL, XI, 7595; Eph. Epigr., VIII, p. 171, n° 709, 710.

13. CIL, XIV, 234 = Thylander, *Ins. Ostie*, p. 252, n° B 37; CIL, XI, 236 = Thylander, *Ins. Ostie*, p. 271, n° B 73; CIL, XIV, 240.

14. CIL, XI, 3533, 3535; NSc., 1919, p. 223, n° 277.

15. CIL, III, 558 = 7291, 6109 (Athènes).

16. Nous avons aussi deux inscriptions d'origine inconnue qui mentionnent les marins de la flotte de Misène *natione Bessus*. Au Musée de Sydney - *Handbook of the Nicholson Museum, Part V, Inscriptions*, Sydney 1948, p. 436 sq, n° 10 = AE, 1949, 208 = *Journal of Roman Studies*, 41, 1951, p. 17, n° 2. Dans une collection d'Arezzo - information de la dott.ssa Sabina Berti qui prépare l'édition.

17. CIL, XI, 47, 58, 82, 87, 103, 109 (de Ravenne); CIL, III, 557 (de Pirée).

18. CIL, X, 3640. Cf. Fol, p. 235, n° 812.

19. CIL, V, 2834 - L.Memmius idem (sic) Hebreus = Fol, p. 233, n° 786; CIL, X, 3386 = Fol, p. 234, n° 794; CIL, X, 3387 = Fol, p. 234, n° 795; CIL, X, 3409 = Fol, p. 234, n° 796; CIL, X, 3590 = Fol, p. 234, n° 801; CIL, X, 8374 a = Fol, p. 235, n° 825. Cf. G.G.Mateescu, *op. cit.*, p. 199.

20. CIL, VI, 37257, 3177 (de *Claudia Apris*), 3303, 37255 - *B(essus)* ou *B(atavus)*; NSc., 1924, p. 46,

n° 1 - *na(ï)one*) *B(essus)* = Epigraphica, 13, 1951, p. 120. n° 92. Cf. Fol, p. 220 et s., n° 446 et 449; Epigraphica, 13, 1951, p. 117, n° 74; p. 128, n° 109.

21. CIL, VI, 2486, 2699. Cf. A. Passerini, *op. cit.*, p. 177 sq.

22. RIB, I, 523; CIL, XIII, 7585, 8312; CIL, II, 2984.

23. CIL, VI, 3447, 33040. Cf. 3601 et Fol, p. 201, n° 14.

24. H.-G. Pflaum, *Cobors I Flavia Bessorum et cobors I Ulpia Traiana Cugernorum*, *Chiron*, 4, 1974, p. 453-466 = *Scripta Varia*, II, *La Gaule et l'Empire Romain*, Paris 1981, p. 118-121; W. Wagner, *Die Dislokation der römischen Auxiliaformationen in den Provinzen Noricum, Pannonien, Moesien und Dakien von Augustus bis Gallienus*, Berlin 1938, p. 96; D. Tudor, *Les rapports aux I^{er} - III^e siècles de notre ère de la Mésie inférieure avec la Dacie inférieure*, dans *Le Monde thrace. Actes du VI^e Congrès International de Thracologie*, Bucarest 1972. Volume sélectif, Paris 1982, p. 128 et s.

25. CIL, VI, 9709. Cf. 9710.

26. CIL, II, 1735.

27. CIL, VI, 9719.

28. CIL, VI, 31893 e, ligne 8. Fol, p. 233, n° 782; CIL, IV, 1403 (Pompei). Fol, n° 908. La lecture n'est pas sûre. CIL, III, 5796 (*Augusta Vindelicorum*); 13751 a (*Chersonesus Taurica*); CIL, XII, 3667 (*Nemausus*).

29. M. Reddé, *op. cit.*, p. 532 - tableau. D'après Reddé il y avait seulement 37 Thraces dans la flotte de Misène et 2 dans la flotte de Ravenne. Cf. aussi Starr, *op. cit.*, p. 75 - tableau - 38 Besses. L.F. Fitzhardinge, *Naval Epitaphs from Misenum in the Nicholson Museum*, Sidney, *Journal of Roman Studies*, 1951, p. 19 et s. - 40 Thraces. Cf. V.A. Sirago, *Funzione politica della flotta Misenate, Puteoli*. *Studi di Storia Antica*, VII-VIII, 1983-1984, p. 99.

30. W. Tomaschek, *Die Alten Thraker. Eine ethnologische Untersuchung*, *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Klasse der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, 128 Bd., IV Abh., 1893 (réédition anastatique Wien 1980), p. 72-80; RE, III (1897), col. 329-331 - Bessoï /Oberhammer/; T. Walek, *Dzieje upadku monarchii macedonskiej /L'histoire du déclin et de la chute du royaume macédonien/*, Kraków 1924, p. 305 et s.; G. Kazarow, *Trakijskite bessï /Les Besses de la Thrace/*, *Izvestija na Istoriceskoto družestvo*, VI 1924, p. 31-47; T. Safarov, *Les Besses et Rome (Le rôle des Besses dans la lutte des tribus thraces contre la pénétration romaine dans les Balkans)*, Actes du Premier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est Européennes, t. II, Sofia 1969, p. 141-150; Der Kleine Pauly, t. I, 1964, col. 872 et s. - Bessoï /Ch. D(anov)/; A. Fol, *Trakija i Blakanite prez rannoelinističeska epoha /La Thrace et les Balkans au début de l'époque hellénistique/*, Sofia 1975, p. 77-83; D. Detschew, *op. cit.*, p. 57-59; A. Fol, T. Spiridonov, *Istoriceska geografija na trakijskite plemena do III v. pr. n.e. /Historische Geographie der thrakischen Stämme bis zum 3 Jhr. v.u.Z./*, Sofia 1983, p. 24-26, 116 et passim; Chr. Danov, *Die Thraker auf dem Ostbalkan von der hellenistischen Zeit bis zur Gründung Konstantinopols, Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II 7, 1. Berlin - New York 1979, p. 101-131. Cf. aussi note 45.

31. Herod., VII 111. Cf. Tomaschek, *op. cit.*, p. 72.

32. Polib., XXXIII 8; Liv., XXXIX, 53. Cf. T. Walek, *op. cit.*, p. 187.

33. Les textes sur ces luttes sont réunis dans le livre de Th.H. Sarikakes, *Romaïoi archontes tes eparchias Makedonias*, Méros A., Tessalonike 1971.

34. Strabo, VII, 5, 12.

35. CIL, I², 692 = W. Dittenberger, *Sylloge inscriptionum Graecarum*³, II 710 = CIL, III, 14203²³. Cf. Safarov, *op. cit.*, p. 143 et note 19; C. Vatin, *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 90, 1966, p. 404; Sarikakes, *op. cit.*, p. 60-63.

36. Eutrop., VI 10,1; Ruf, Fest., 9; Amm. Marc., XXVII 4,11. Cf. Sarikake, *op. cit.*, p. 85-90.

37. Suet., Aug. 3. Cf. Sarikakes, *op. cit.*, p. 98-101.

38. Cic., In Pis., 34, 84. Sarikakes, *op. cit.*, p. 103.

39. Caes., B.C., III 4,6.

40. Cass. Dio, XLVII 25.

41. Cass. Dio, LI 25; Liv., Per., CXXXV.
42. Cass. Dio, LIV 20,3.
43. Cass. Dio, LIV 34,5-7; Flor., IV 12,17; Vell., II 98; Sen., Epist., XII 1,14; Antip., Anth.Pol., VI 335; IX 428.
44. Ovid., Trist., III 10,5; IV 1,67.
45. R.Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja dans La Dobroudja*, Bucarest 1938, p. 108 et s.; idem, dans *Din Istoria Dobrogei*, vol. II, *Romanii la Dunărea de Jos*, Bucuresti 1968, p.39, 63, 199 et s.; idem, *Le problème des Lai*, dans *Studia Thracologica*, Bucuresti 1976, p. 277-288 (l'article fondamental).
46. *Inscripțiile din Scythia Minor, vol. V, Capidava - Trassmis - Novuadunum*, ed. E.Duruțiu-Boila, București 1980, n^{os} 62-64:
47. *Inscripțiile din Scythia Minor, vol. I, Historia si Împrejurimile*, București 1983, n^o 324, 326, 327, 328.
48. Cf. le diplôme militaire trouvé à Palamarca qui a été délivré: *Bitbo Solae f. Besso - Inscriptiile Daciei Romane*, vol. I, București 1975, p. 108-112, n^o 13 = M.M.Roxan, *Roman Military Diploms 1954-1977*, London, 1978, p. 64 et s., n^o 39. Cf. D.Tudor, *op. cit.*, p. 128.
49. Cf. R.Vulpe, *Le problème... cit.*, passim.
50. CIL, III, 14437². Cf. V.Pârvan, *Municipium Aurelium Durostorum*, *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica*, 1924, p. 308, et s.
51. R.Vulpe, *Histoire ancienne...*, p. 108 et s.; E. Condurachi, *Din istoria cotropirii Romane: Deportarea triburilor Bessilor în Dobrogea*, *Buletinul științific. Secțiunea de Științe istorice, filosofice, economico-juridice a Academiei*, III, 1951, p. 33-36.
52. R.Vulpe, *Le problème...*, p. 287.
53. Histoire de ces discussions - R.Vulpe, *Le problème... cit.*, passim.
54. J.Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte d'Auguste à Dioclétien*, Le Caire 1918, p. 98-101; M.Merzagora, *La navigazione in Egitto nell'età greco-romana*, *Aegyptus*, 10, 1929, p. 105-148; J.Modrzejewski, T.Zawadzki, *Inscription latine d'un triérarque d'Égypte trouvée à Acoris*, dans *Etudes offertes à J.Macqueron*, Aix 1970, p. 529-543; Reddé, *op. cit.*, p. 403-405.
55. G.Sotgiu, *Sardi nelle legioni e nelle flotta romana*, *Athenaeum*, 39, 1961, p. 78-97, surtout p. 84-97 (peu de Sardes dans les légions; nombreux dans les flottes, surtout dans celle de Misène. Il y a donc une analogie avec les Besses).
56. A.Mócsy, *Pannonici nelle flotte di Ravenna e di Miseno*, dans *Atti del Convegno Internazionale di Studi sulle Antichità di Classe*, Ravenna 1968, p. 305-311. Sur les traditions de la navigation en Dalmatie, voir J.J.Wilkes, *Dalmatia*, London 1969, passim. Cf. H.J.Dell, *The origin and nature of Illyrian piracy*, *Historia*, 16, 1967, p. 344-358.
57. Th.Mommsen, *Schweizer Nachstudien*, *Hermes*, 16, 1881, p. 465 = *Gesammelte Schriften*, V, Berlin, 1908, p. 409 et note 2.
58. CIL, VI, 3177, 3205.
59. H.Dessau, *Reges Thraciae qui fuerint imperatore Augusto*, *Eph.Epigr.*, IX, 1903, p. 705, note 2.
60. Mateescu, *op. cit.*, p. 200.
61. Starr, *op. cit.*, p. 77 et 99, note 36 qui cite les textes d'Ovid., Trist., III 10,5 et de Lucan., Phars., V 441.
62. D.A.Cacioli, *A Naval Inscription from Misenum*, dans J.H.D'Arms, T.A.J. Mc Ginn, P.Visons, *Puteoli*, IX-X, 1985-1986, p. 49.
63. M.Reddé (*op. cit.*) parle point des Besses.
64. M.Speidel, *Die equites singulares Augusti*, Bonn 1965, p. 79-83.
65. CIL, X, 1754.
66. Jord., *Get.*, 75: *Danubius lingua Bessorum Hister vocatur*. Cf. les textes réunis par Detschew, *op. cit.*, p. 58.
67. J.Kolendo, *Temoignages épigraphiques de deux opérations de bornage de territoires en Mésie Inférieure et en Thrace*, *Archeologia*, XXVI, 1975/1976/, p. 83-94.



CONDIȚIILE SOCIALE CARE AU DUS LA FORMAREA LIMBII ROMÂNE ȘI A POPORULUI ROMÂN

Prof. dr. doc. GHEORGHE IVĂNESCU

Urmare din nr. 203, septembrie 1991.

4. În *Istoria României*, I, București, 1960, pp. 577-578, se afirmă că societatea omenească de pe teritoriul țării noastre intră, imediat după părăsirea Daciei de către Romani, într-o nouă fază de dezvoltare, fază de trecere de la sclavagism la feudalism, fază care durează de la sfârșitul secolului al III-lea e.n. până în secolul al X-lea e.n. Însuși autorul acestor pagini, Gh. Ștefan - care este, de fapt, singur responsabil de concepția la care ne referim, întrucât concepția în discuție a fost acceptată de comitetul de redacție al volumului I al *Istoriei României* - se simte obligat să justifice de ce, cu toate că avem a face cu o perioadă deosebit de lungă, trebuie să considerăm că ea este o perioadă de tranziție de la sclavagism la feudalism: el invocă faptul că se trece de la un mod de producție la altul (p. 577). Socotim că justificarea aceasta nu e întemeiată: pentru trecerea de la un mod de producție la altul nu e nevoie de atâtea secole. Durata neobișnuit de lungă a acestei perioade, de șase-șapte secole, trebuie să ne determine să tăgăduim caracterul tranzitoriu al fazei în care se găsea societatea de pe teritoriul țării noastre, în acel timp; avem a face cu o fază de dezvoltare a cărei durabilitate este asigurată de condiții istorice speciale, care au subsistat aproape șapte secole. De altfel, dacă ar avea dreptate autorii *Istoriei României*, I, ar urma că pe teritoriul Daciei, perioada de trecere la feudalism a început mai devreme decât oriunde pe teritoriul Imperiului roman, ceea ce este o concluzie cu totul neștiințifică. Realitatea a fost cu totul alta: teritoriile de la nordul Dunării au trecut foarte greu și foarte târziu la feudalism, mai târziu decât toate teritoriile vecine: Bulgaria, Ungaria, Ucraina. Dacă autorii tratatului de *Istoria României*, I, au admis pentru Dacia o atât de lungă perioadă de tranziție de la sclavagism la feudalism, au făcut-o din convingerea că altfel s-ar abate de la marxism; li se părea acestor cercetători că a admite între sclavagism și feudalism o altă perioadă ar fi însemnat a ne abate de la legea trecerii obligatorii de la sclavagism la feudalism. Trebuie să obiectăm însă acestei interpretări a concepției marxiste că marxismul a admis o trecere obligatorie de la sclavagism la feudalism pentru societăți sclavagiste a căror dezvoltare este continuă, nu pentru societăți care, datorită unui cataclism istoric, își întrerup dezvoltarea sclava-

gistă. Dacia nu s-a dezvoltat, după 271, ca o societate sclavagistă care devenea feudală. Dacia a fost părăsită atunci de reprezentanții sistemului sclavagist și a fost obligată să-și dea o organizare socială nouă, fie alegând din organizarea sclavagistă ceea ce se mai putea menține, fie prin o revenire parțială la organizarea gentilică. Această nouă organizare socială trebuie să dea numele noii epoci...

Adevărul este că în Dacia, la 271, regimul sclavagist s-a prăbușit fără a se îndrepta spre feudalism, că populația de limbă latină, care a rămas în continuare acolo, s-a organizat în obști agricole și păstorești, așa cum se recunoaște și în *Istoria României*, loc. cit., și alte locuri, în special pp. 799-805, scrise tot de Gh. Ștefan. Însuși autorul admite (p. 799) că modul de producție caracteristic acestor obști este inferior celui sclavagist; deci prima mare deosebire față de societățile sclavagiste care trec realmente la feudalism. Însuși autorul admite apoi (pp. 799-800) că obștile sătești din Imperiul de răsărit constituie forma tardivă, evoluată, a obștii caracteristice comunei primitive (regimului gentilic), păstrate, cu unele modificări, în timpul stăpânirii romane, că deci avem a face, în obștea sătească, cu revenirea la o formă a comunei primitive târzii. Cum a arătat Marx (*Opere*, vol. XXVII, trad. românească, p. 672), obștea sătească târzie se caracterizează prin dualismul dintre «proprietatea colectivă asupra pământului și gospodăria parcelară, individuală a familiilor»; deci a doua mare deosebire față de societățile sclavagiste care trec realmente la feudalism. Însuși Gh. Ștefan admite în sfârșit (p. 800) că obștile sătești ale populației de limbă latină din Dacia au primit un «puternic impuls» din partea obștilor Dacilor liberi și ale popoarelor migratorii, care s-au așezat pe teritoriul Daciei și care trecuseră și ele la o organizare în obști sătești. Cercetările de mai târziu, în special cele ale Eugeniei Zaharia (*Populația românească în Transilvania în secolele VII-VIII. Cimitirul nr. 2 de la Bratei*, București, 1973, pp. 106-121) au adus noi precizări asupra obștii sătești din Dacia, în secolele al VII-lea - al X-lea, plecând de la particularitățile obștilor sătești din aceeași vreme, din Imperiul bizantin (după alți cercetători, autoarea numește obștea sătească *obște teritorială*). Dar aceasta înseamnă a admite o îndelungată epocă a regimului obștilor sătești pe teritoriul Daciei. Epoca care se deschide spre sfârșitul secolului al III-lea e.n. societății din Dacia este o epocă a obștilor sătești, nu a trecerii la feudalism. Această trecere la feudalism nu are loc la Români decât foarte târziu, când se vor crea condițiile acestei noi formațiuni social-economice, adică începând din secolul al X-lea.

Dar nouă ni se pare că este întrucâtva exagerat să se susțină că, chiar din secolul al III-lea e.n., organizația socială din Dacia a fost numai cea a obștilor sătești de tip tardiv. Într-o vreme în care popoarele vecine de la nord (Slavii) și popoarele migratoare erau organizate gentilic, iar satul era așezarea unei familii, a unei ginți, credem că, încă multă vreme în Dacia, și mai ales în Muntenia, Moldova, Maramureș și Crișana, au existat și obști sătești de acest

tip. Influența Dacilor liberi și a popoarelor migratoare asupra obștilor sătești din Dacia, de care vorbea Ștefan, trebuie concepută și în acest fel. Nu trebuie să uităm că Dacii liberi din Crișana, Maramureș, Carpații răsăriteni și Moldova, eventual și cei din Muntenia, care încă nu se romanizaseră, erau organizați încă tribal. Când vor deveni Români, învățând latina în transformarea ei spre română (și procesul acesta s-a produs, probabil, până în secolul al VIII-lea), ei vor introduce tipul de obști sătești care-i caracteriza, în societatea românească propriu-zisă. Din moment ce în primele secole ale Principatelor române încă existau obști sătești ale unei familii, trebuie să admitem că și între secolele al III-lea și al XIV-lea au existat în Dacia astfel de obști. Dealtfel, popoarele migratoare au adus în Dacia chiar regimul tribal; dar acest regim nu mai putea fi impus de popoarele migratoare locuitorilor autohtoni, de limbă latină.

Cazul special al poporului român care, în epoca sa de formație, păstrează din sclavagism orânduirea obștilor sătești și chiar orânduirea gentilică, este ușor de înțeles când ne gândim că avem a face cu un popor de la granița lumii sclavagiste greco-romane, graniță la care sclavagismul era puternic atacat de popoarele migratoare; prin părăsirea Daciei de către oficialitatea romană, această provincie trecea brusc de la regimul sclavagist la regimul obștilor sătești și la cel gentilic, al comunei primitive târzii, reluând în parte evoluția socială de la un punct depășit anterior (și acela, datorit unei intervenții bruște: cucerirea Daciei de către Romani). Bineînțeles, această populație de la nordul Dunării, revenită la organizarea gentilică și a obștilor sătești într-o vreme în care sclavagismul era pe punctul de a se prăbuși (însăși părăsirea Daciei de către oficialitatea romană era o dovadă a perioadei de declin), nu va mai reveni la sclavagism, ci va urma o dezvoltare socială asemănătoare cu dezvoltarea socială a popoarelor din nordul germanic, slav, turc și mongol, care constă în directa trecere de la organizarea gentilică la feudalism. Poporul român se găsea deci la granița dintre aria sudasiatică și sudeuropeană, în care s-a trecut în mod firesc de la sclavagism la feudalism, și aria nordasiatică și nordeuropeană, în care s-a trecut de-a dreptul de la comuna primitivă la feudalism, așa că la un moment dat, după ce populația din antichitate care a alcătuit baza lui, cea traco-dacică, fusese încorporată în lumea sclavagistă, el a fost lăsat din nou în afara acestui teritoriu și a recăpătat organizarea gentilică. Bineînțeles, aceasta este valabil mai ales pentru Românii din nordul Dunării. Cei din sudul Dunării, care au fost și după 271 încorporați în Imperiul roman de răsărit, până la colonizarea slavă în Peninsula Balcanică, au continuat a face parte dintr-o societate sclavagistă, care se transforma în una feudală, deși aveau și țărani liberi.

Dar perioada obștilor gentilice și sătești este prea lungă pentru a nu putea fi divizată în alte perioade. De aceea, istoria poporului român și a limbii române din epoca respectivă nu se poate periodiza numai pe baza structurii sociale de atunci; tocmai în această vreme au loc și alte procese sociale și

lingvistice, care ne obligă la alte împărțiri. Procesul cel mai important este de ordin lingvistic, el însuși rezultatul unor procese istorice: formarea limbii române, iar acest proces va da naștere conștiinței despre un popor aparte, poporul român⁹.

5. Este foarte probabil că, în secolele al V-lea și al VI-lea, trăiau încă, pe teritoriul suddunărean care făcea parte din teritoriul de formare a poporului român, Traci neromanizați. Numai astfel s-ar explica de ce numele unor triburi tracice din Moesia Superior de sud-vest, ca *Sapaei*, s-a păstrat în numele actualilor *Șopi*, un grup de Sârbi din Serbia de sud (vezi L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, I, p. 70, nota 5). Este sigur că pe teritoriul de formare a poporului român de la nordul Dunării trăiau încă, în secolele al V-lea și al VI-lea, Daci neromanizați; cercetările arheologice (vezi Maria Comșa, *La romanisation des territoires nord-danubiens au III-ème - VI-ème siècles de n.è.* în *Nouvelles études d'histoire*, București, 1965, pp. 23-39) nu mai atestă pentru secolele al V-lea - al VII-lea o deosebită cultură materială și spirituală între Dacii liberi și cei romanizați, distincție care se constată pentru secolele anterioare. De la sfârșitul secolului al V-lea până în secolul al VII-lea, pe aproape întregul teritoriu al României se întinde o civilizație unitară, numită Ipotești-Cândești pentru Muntenia și Moldova și Bratei-Morești (-Bandul de Câmpie) pentru Ardeal și Crișana (Maria Comșa le numește Ipotești-Ciurel-Cândești, respectiv Morești-Band-Noșlac). Întrucât această civilizație se dezvoltă sub influența civilizației romane din Moesia și Sciția Minoră - și situația este aceasta chiar în Ardeal - , Maria Comșa crede că existența acestei civilizații unitare pe aproape întregul teritoriu al României dovedește romanizarea tuturor Dacilor liberi din Crișana, Ardeal și Moldova (pentru perioada anterioară, autoarea admisesese numai romanizarea Munteniei, a sudului Moldovei și a văii Someșului Inferior).

Astăzi știm că aceste culturi descoperite de I. Nistor și colaboratorii săi, și care sunt numite acum Bratei și Ciumești-Berea și Ipotești-Cândești, se întind din secolul al IV-lea până în al VI-lea și că lor li se alătură cea din Moldova, Costișa-Botoșana. Desigur însă că prezența acestor culturi în aproape toată Dacia nu dovedește caracterul latin al întregii populații; numai obiectele de cult creștine găsite dovedesc că ea vorbea latina; în Moldova, Muntenia și Crișana, și chiar în Ardeal, Banat și Oltenia, putea exista, în această vreme, și o populație încă neromanizată sau bilingvă, care trăia în cele mai strânse legături cu populația romanizată. Aceste triburi de Daci încă neromanizați au fost romanizate până în secolul al VII-lea, cel de al VIII-lea. Desigur, s-au romanizat în această perioadă acei Geți din Muntenia care mai rămăseseră neromanizați, precum și Dacii din Crișana, Maramureș, Carpații răsăriteni și Moldova. Atunci au pătruns în limbă toponimice dacice ca *Vedea*, *Argeș*, *Buzău* și *Năruja*, eventual și *Criș*. Dacii care s-au asimilat după secolul al VI-lea au acceptat limba română deja adaptată bazei de articulație tracodacice; dar, după cât se pare, ei înșiși prezentau cam aceeași bază

articulatorie ca și Români din epoca de formație a limbii și poporului român; asimilarea lor târzie a făcut, desigur, ca perioada de formare a limbii române, și deci și a poporului român, în nordul Dunării, să se prelungească până prin secolul al VIII-lea. Așezările populației din Dacia, din această vreme, - fie ale celei romanizate, fie ale celei încă neromanizate -, se găsesc la dealuri și câmpie, ceea ce ne arată că ea se ocupa nu numai cu păstoritul, cum a presupus Ov. Densușianu despre Români pentru evul mediu și cum am admis noi înșine în *Istoria limbii române în lumina materialismului dialectic* (Iași, 1950, pp. 25-26), pentru aceeași epocă, ci și cu agricultura.

Este cu atât mai eronată teoria unor învățați unguri dintre cele două războaie mondiale, care au văzut în Români din această vreme un popor de nomazi. Români au fost întotdeauna și agricultori. Iar dacă mai târziu multe din așezările de la văi și câmpie din Ardeal poartă nume ungurești și par a fi deci întemeiate de Unguri, aceasta pentru că Ungurii, ca de altfel și Pecenegii, Cumanii și Tătarii, i-au gonit pe unii Români din văi la dealuri și la munte. În sudul Dunării, populația de limbă latină sau română pare să nu se fi extins în această perioadă în regiuni noi. Desigur, numai la stabilirea Slavilor pe teritoriul de limbă latină s-au produs unele deplasări ale populației romanice; dar aceste deplasări sunt greu de precizat. Nu trebuie totuși să credem că, în sudul Dunării, toată populația romanică din văi s-a refugiat în munți, la năvălirea Slavilor, și că a devenit o populație de păstori. Este probabil că populația suddunăreană romanică din văi a rămas acolo și că a fost mai târziu slavizată; dar slavizarea aceasta pare să se fi produs după epoca de formare a românei, cam prin secolul al IX-lea, cum ne indică faptul că abia atunci începe procesul de formare a limbilor slave meridionale (pentru sârbocroată, vezi cele spuse de mine în AUT, *Seria științe filologice*, III, pp. 294-297, în recenzia cărții lui Ivan Popovič, *Geschichte der serbo-kroatischen Sprache*, Wiesbaden, 1960). Poate, odată cu năvălirea Slavilor și colonizarea lor în Peninsula Balcanică, poate la un secol-două după aceea (vezi *op.cit.* pp. 292 și 297), a avut loc migrarea strămoșilor Albanezilor din nordul Albaniei și munții Dinarici de sud, eventual și din Panonia, în regiunea orașelor Niș, Skopje, Durazzo și Valona, deci în teritoriul pe care apar Albanzii în epoca actuală și în teritoriul imediat vecin, de la răsărit, pe care le-au locuit ei în evul mediu cel mai îndepărtat (Albanzii sunt atestați pentru aceste teritorii, poate fără Niș și Skopje, în secolul al XI-lea). Români de acolo se vor fi deplasat mai spre sud, în Macedonia, și ar putea fi identificați cu acei Români din valea râului Richios, despre care se pomenește pe la mijlocul secolului al VIII-lea în unele izvoare grecești. În felul acesta, teritoriul românesc primitiv din extremul sud-vest a fost cedat strămoșilor Albanezilor, care l-au păstrat câțeva vreme, până ce s-au instalat acolo triburi sârbe (la Niș) și macedo-slave (la Skopje). Abia acum se ajunge deci la configurația geografică a teritoriului românesc primitiv pe care o admite E. Petrovici în articolul *Pro-*

blema limitei sud-vestice a teritoriului de formare a limbii române, în L.R., IX, 1960, pp. 78-83.

9. Cele spuse aici, mai sus, erau scrise deja când a apărut articolul lui Miron Constantinescu, *Modul de producție tributar și orânduirea tributată*, în *Probleme economice*, XXV, 11 noiembrie 1971, pp. 28-49, și XXVI *Despre formațiunea social-economică tributată*, *rev. cit.*, 4 aprilie 1973, pp. 51-68, în care, după alții (cf. volumul *Sur le mode de production asiatique*, preface de Roger Garaudy, Paris, 1969), susține existența unui alt mod de producție (și deci și a altei formațiuni social-economice) decât cele general admise de marxiști, cel tributar; în acesta opoziția socială fundamentală are loc între comunitățile rurale supuse și clasa imperială conducătoare și exploatoare. Este în fond regimul obștilor gentilice și sătești, de care am vorbit mai sus, numai că denumirea lui pleacă de la faptul că aceste obști plătesc tribut unei clase războinic imperiale. Cum o asemenea situație se găsește și în alte orânduri (cea sclavagistă, cea feudală), trebuie să admitem că plata tributului, fără a fi un element neglijabil, nu este totuși esențială acestei formațiuni social-economice. Structura socială la care ne referim se caracterizează prin obști sătești și gentilice libere sau supuse unei populații străine; urmează că producția acestei structuri sociale e pur rurală, că e o producție a unor comunități mici, alcătuite din mai multe familii sau din una singură. La aceasta se adaugă faptul că societatea este câteodată exploatată de un trib străin sau de o uniune de triburi străine, de tip războinic. Esențial este deci faptul că avem a face cu colectivități sătești neorganizate în unități mai mari, ceea ce le apropie de comuna primitivă, de care însă se pot deosebi sau efectiv se deosebesc prin lipsa modului de producție colectiv.



RELIGIA TRACO-ETRUSCILOR

J. C. DRĂGAN

Originea Etruscilor este încă în discuție din cauza insistenței marelui etruscolog italian Massimo Pallottino, care dorește să dovedească originea lor aborigenă. Atitudini similare se găsesc și la alți oameni de știință, împinși de un sentiment național, poate subconștient, de a atribui un caracter băștinaș cât mai adânc în timpurile istorice. La critica adusă la ultimul congres de etruscologie de la Florența, organizat după 50 de ani de la primul, Massimo Pallottino a admis totuși și legături externe, civilizația Etruscilor fiind considerată ca rezultat al sintezei dintre valorile băștinașe și cele venite din afară.

Primele indicații asupra originii Etruscilor o dă părintele istoriei, Herodot. El precizează că din țările organizate în Anatolia de triburile traco-ilirodacice, poposite de la Dunăre în urma unei îndelungate secete, o parte din populație a hotărât să emigreze spre vest, lăsând țările lor de origine, Lydia în primul rând, Frigia, Troada, Cilicia sau Lycia, care se întindeau înspre orașul Tursa. Herodot, fiind mai apropiat în timp de evenimentele narate, are mai multă crezare decât colegii săi recenți.

O parte din emigranții ajunși în apele mării italice din vest au debarcat

și sunt cunoscuți sub numele de Tusci sau Etrusci, de unde și numele dat regiunii - Etruria și Tuscia sau Toscana, Toscana de astăzi. Asemănarea cu numele orașului Tursa, de unde a plecat spre Roma și Saul, devenit apostolul Pavel, apropie o dată mai mult aceste nume de localități din Anatolia. Multe orașe din această nouă țară au luat ființă, și între acestea chiar Cetatea Romei, cu cele șapte coline, cu satele respective, unificate într-un nou oraș.

Din unele studii asupra denumirii originare a orașului Tunis ar rezulta că, în călătoria lor pe mare, unii din acești Traci, proveniți din diversele state din Anatolia, au făcut un prim pas în zona fostei Cartagine, lăsând ca urmă numele...

După o primă descălecare în Italia, călătoria emigranților a continuat spre vest, până în Iberia de sud, azi Spania și Portugalia, debarcând cu numele de Tartesi sau Turdetani, cum erau numiți de Romani. Aici s-au ocupat cu agricultura, creșterea vitelor și mai ales cu mineritul aramei și al argintului din Munții Sierra Nevada și alții. Au rămas cu faima de buni navigatori, cu cele mai mari nave din antichitate, pe care le foloseau spre a importa din Britania cositor necesar pentru transformarea cuprului în bronz, exportat în Orient; insula cuprului, Cipru, nu producea cantitățile cerute de piață. Acești Traci Tartesi au dezvoltat prima civilizație iberică, după cum Tracii Etrusci au dezvoltat prima civilizație italică.

După această premiză istorică putem lua în considerație cu mai mult interes studiile de etruscologie sub diferitele sale aspecte. Unul dintre acestea este tema religiei Etruscilor, abordată în mod colectiv de istoricii F. Vian, R. Bloch, J. Duchesne-Guillemin, R. Turcan și P. Hadot, în volumul «Le religioni del mondo classico», sub îngrijirea lui Henri-Charles Puech, în Editura Laterza 1987, în care Raymond Bloch înfrunta această problemă cu multă competență.

Prima constatare interesantă este că pe plan religios Etruscii prezintă aspecte singulare, clar diferențiate de ale religiei Grecilor și Romanilor. Atitudinea lor față de divinitate și față de destin este cu totul aparte, individul supunându-se unui predeterminism, spre a nu spune fatalitate, spre deosebire de Romani, care se considerau legați de un pact cu forțele supreme, pe care îl respectau, tercând apoi la viața practică de cetățeni.

Această constatare pune în evidență deosebirea Etruscilor față de localnicii romani, care au cunoscut o dezvoltare după trecerea Romei în mâinile lor. Religia Etruscilor se deosebea și de religia Grecilor, bazată la rândul ei pe alte principii, cu zei antropomorfizați, în relații mai directe cu cei supuși lor, adesea chiar unindu-se cu muritoare de rând și dând naștere la semizei.

Fără a intra în detalii, subliniem că faptul sus enunțat confirmă originea externă a Etruscilor; ei sunt veniți printr-o emigrație secundară, din marea arie tracică dunăreană, de unde au descins cu milenii în urmă, în Anatolia, formând state importante, între care cele mai de seamă au fost Troada și Troia. Reperele arheologice confirmă din plin acest fapt prin identitatea ceramicii negre, a formelor și desenelor de la Troia cu cele din Dacia și în spe-

cial din Maramureș, azi arhivă antică europeană în materie de tradiții, muzică și altele.

Lăsând deoparte aspectul revelat al religiei etrusce cu doctrină cuprinsă în cărți sacre, cu revelator chemat Tagete, și o profetă sau sibilă, Vegoia, Etruscii erau preocupați de viitor, cum arată Cicero în cartea sa «De divinatione». Preoți specializați, «aruspi», interpretau măruntaiele animalelor sacrificate, iar alții, fulgerele, ca și misterele. Zeitățile etrusce se asemănau cu cele romane și cu cele grecești. În genere, savanții se opresc la această fază, fără a înainta cercetările până la originea acestor zeități. Ori, tocmai din similitudinea numelor și forma etruscă a acestora rezultă apropierea și originea lor tracică. Se vorbește despre o zonă de civilizație cuprinsă între Arhipelagul grecesc și Anatolia și apropierea acesteia de civilizația mesopotamică a Sumerilor, devenită apoi acadică, dar nu se fac referințe la civilizația danubiană ce se află la originea civilizației europene.

Toți savanții se referă la condițiile economice și de climat, favorabile între cele două ape, Tigris și Eufrat, așa-zisa «semilună fertilă» unde s-ar fi născut cu 3000 de ani înainte de Hr. și scrierea datorată Sumerilor. Aceștia au fost apoi absorbiți, împreună cu civilizația și cultura lor, de către semiții veniți din Arabia în urma unei explozii demografice și cunoscuți sub numele de Acazi, Babiloneni, Asirieni. Ce este absolut sigur însă și acceptat de toți savanții este că Sumerii nu erau semiți. Ori studiile antropologilor Giuseppe Sergi și ale fiului său Sergio Sergi, au dus la concluzia că Sumerii ar fi fost de origine indo-europeană. Nici Maria Gimbutas nu exclude ca unul din triburile indo-europene care au «invadat» Europa pe la anul 3500 a.C. să fi ajuns până în Sumeria. Cu aceste noi indicații, se ajunge la o imagine diferită de cea clasică - aceea a originii comune indo-europene a popoarelor din Continent și din Marea Mediterană, incluși Sumerienii, care au fost un focar de cultură și civilizație europeană.

Descoperirea tăblițelor de lut de la Tărtăria, făcută de Nicolae Vlăsa în 1956, cu o scriere mai veche cu o mie de ani decât scrierile sumeriene, documentată cu sistemul Carbon 14, aruncă o nouă lumină asupra centrului de unde a plecat civilizația mediteraneană și din Orientul Mijlociu, până la frontierele Imperiului Persan. Dar studiile antropologilor Sergi de la Universitatea din Bologna nu sunt suficient de mult sau deloc luate în considerație. Tot așa și inelul de la Iezerovo din Bulgaria, pe care se găsesc incrustate semnele scrierii vechi danubiene, indo-europene.

În ceea ce privește numirea zeilor din panteonul etrusc, aceștia au nume și aspecte foarte diverse. Unele nume trădează legături cu limbile italice: *Uni* se apropie de Junona, *Ani* se leagă de Janus, *Nethuns*, legat de Neptun, *Maris* de Marte, *Senvasl* de Silvanus. Aceste aparente similitudini de nume pot duce la interpretarea că divinitățile italice au fost introduse în Etruria, dar sunt mai degrabă divinități etrusce, indicate cu nume italic. Aceasta înseamnă că Etruscii au menținut divinitățile lor naționale, dar le-au dat formă sau le-au îmbrăcat cu nume străin.

Procesul de asimilare este documentat mai des în raporturile etrusco-grecești. Așa, zeii și zeițele Tinia, Uni, Minerva, apar în documentele figurative în cursul aventurilor lor mitice cu aceleași însemne, ca și Neptun cu tridentul lui Poseidon, sau Turan grațioasă ca Afrodită.

Cei mai importanți zei tracici dați Grecilor și apoi Romanilor -Apollo, Artemis, Hermes și Dionisos, sunt prezentați sub numele de Aplu, Artumes, Turms și Fufluns. Din această constatare, R. Bloch, dispărut tragic în timpul războiului, nu a mai putut lua în considerație noile mari descoperiri arheologice din aria tracică, care schimba imaginea antichității. Ca atare, el a tras concluzia că religia romană și cea greacă, îndeosebi aceasta din urmă, au exercitat o mare influență asupra religiei etrusce, care ne apare astfel cu o patină italică și mai ales elenică. La deducția acesata ajunge după studiul statuetelor în ceramică de la Vulca și Veio. Confirmarea acestei păreri o găsește și în laminele de aur descoperite în 1964 la Pyrgi, lângă Cerveteri, care, în baza tehnicii de «interpretatio», duc la concluzia unor legături între religia etruscă și cea cartagineză, deși aceasta este feniciană.

Fără a intra mai adânc în studiul religiei etrusce, a ritualurilor respective sau a concepției asupra morții și vieții de apoi, ne limităm la unele simple constatări explicative.

În primul rând diversitatea existentă între religia etruscă și cea romană și greacă confirmă o dată mai mult originea externă a Etruscilor veniți din Anatolia, adică din aria tracică. Mai degrabă, religia romană și greacă au suferit influența traco-etruscă și au evoluat apoi în mod autonom.

În al doilea rând, forma etruscă de *Aplu* a numelui lui Apollo, explică numele orașului Aplum sau Apulum din Transilvania, considerat locul de baștină al acestui zeu tracic. Acheii și Dorienii, la descinderea lor în Grecia în secolul XVII primii și XII secunzii, l-au dăruit Grecilor, care apar cu acest nume abia în jurul anului 1000 a.C., cum prea bine o spune și o demonstrează, în primele pagini ale faimoasei cărți «Războiul peloponesiac», marele istoric Tucidide.

Aceste simple și limitate considerațiuni asupra religiei Etruscilor, justifică reluarea și aprofundarea studiilor asupra orașului Apulum, cu origini legendare, și redarea numelui său adevărat în locul celui actual și frumos de Alba-Iulia, care, în realitate, este o traducere legată și de denumirea slavă de Bălgrad, care însemna oraș alb.

Studii mai aprofundate asupra celorlalte triburi trace, în afara celui daco-get și a altora din zona nord-dunăreană a Daciei, emigrate în sud, răsărit și apus, într-o primă și apoi secundă emigrare, sunt utile și necesare pentru completarea cunoștințelor și imaginii marelui popor al Tracilor, cel mai numeros și răspândit din lumea antică, euro-mediterană, după spusele lui Herodot.



NUMELE MOLDOVEI

M. LOBZĂ

Numele Statului românesc feudal Moldova își are embrionul în epoca comună a indoeuropenilor, în zona centrală a căroră a evoluat limba Tracilor. Cu peste 1500 de ani a.C., triburi tracice purtând numele de Venedi pătrund în Peninsula Italică și dezvoltă în timp civilizația latină. Contactele permanente dintre Traci și Latini au menținut limbile celor două popoare în limitele unor deosebiri dialectale pronunțate. Revenind la sfârșitul erei precedente și începutul erei noastre, ca Latini, pentru a-i supune pe Traci, Romanii aduc elemente care primenesc limba străbunilor dându-i o nouă înfățișare. O parte însemnată din compoziția limbilor tracă și latină, mai cu seamă în sfera lexicului, era comună, prezentând doar unele deosebiri fonetice și semantice. Simboza traco-latină, care a dat în primele secole ale erei noastre stră-omâna, a combinat două sisteme lingvistice cu un anumit grad de inteligibilitate reciprocă pentru interlocutori. Aportul celor două sisteme la constituirea diferitelor nivele ale limbii române a fost inegal, dar putem afirma cu certitudine că în sfera lexicului contribuția Tracilor a fost preponderentă.

Privind istoria din perspectiva înșelătoare a prezentului, unii lingviști identifică o cincime din cuvintele limbii române ca fiind latine, două cincimi slave, câte o cincime maghiare și turcice. Se mai propun etimologii neogrecești, germanice etc. Astfel teoria istoriei limbii române lichidează componenta ei autohtonă, în timp ce alte limbi având rădăcini comune cu româna sau evolute pe teren tracic și traco-roman, precum și maghiara, nutrită din substratul străromânesc al Panoniei, sunt prezentate drept creditoare limbii și culturii române. Înlocuirea arbitrară a substratului cu iluzorii influențe heteroglole din secolele IX-XIV se corelează cu teoria extinderii romanității orientale în spațiile altor culturi. În constituirea acestei imagini deformate hotărâtoare a fost afirmarea latinității pure a limbii române, inițiată de cronicari în lupta împotriva slavonismului din cultura românească.

Denaturările și limitele prin care teoria prezintă devenirea romanității orientale se reflectă și în încercările de explicare a cuvântului *Moldova*. Grigore Ureche leagă acest nume de cel de al doilea descălecat, când cățeaua *Molda*, care însoțea vânătoarea lui Dragoș, s-a înecat în râul ce va fi botezat Moldova în amintirea ei¹. Miron Costin preia povestea vânătoarească a înaintașului său, precizând însă că explicația nu-i aparține. Mai mult, el introduce o notă de îndoială asupra ei când afirmă că «un râu Molda este în țara nemțească, nu departe de aceste locuri»².

Următoarea intervenție în explicarea numelui Moldovei aparține lui Dimitrie Cantemir, care, în *Descriptio Moldaviae*, neagă, conform tradiției cronicărești, existența substratului autohton la est de Carpați, deoarece Dacia «au fost parte stârpiți, parte împrăștiați care încotro», iar teritoriul a fost

împărțit cetățenilor romani³. Mai târziu, coloniile române se salvează «din fața furiei barbarilor în ținutul muntos al Maramureșului», de unde revin, peste secole, cu conducătorii lor, și întemeiază Statul feudal cu numele de la apa Moldovei, numită astfel în amintirea căței Molda, pierită în timpul vânătorii rituale⁴. În acest context, Cantemir face precizarea că orașele și cetățuile pe care le-au găsit în Moldova cei veniți din Maramureș erau părăsite de locuitori⁵. Ulterior însă Cantemir întreprinde un amplu studiu intitulat *Hronicul vechimei a Romano-Moldo-Vlahilor*, în care respinge ideea părăsirii totale a Moldovei de către Romani, ridiculizând legenda care îi explică numele: «Ce acestea, precum adevărul istoricilor streini dovedește așe noi le ținem, să nu fie altă, fără numai basne din slabi și proști crieri scornite⁶. El admite totuși descălecatul lui Dragoș, însă într-o nouă viziune: numai o parte a Românilor moldoveni s-a retras în Ardeal, de unde la scurt timp s-au întors cu domnitorii lor alăturându-se celor care au rămas «pre locurile și moșiile sale, neclățiți»⁷. Acum Cantemir duce istoria cuvântului Moldova în perioada preromană, admitând conviețuirea Romanilor cu Dacii, de la care a fost preluat acest nume: «Iară numele țărâi, martori ni sânt istoricii streini că încă și mai denainte de Traian, când trăiau pe aceste locuri Dachii, o parte din Dachia s-a fost chemând Molisdavia, adică Davia moale»⁸.

Noua etimologie propusă de Cantemir venea oarecum în continuarea opiniei răspândite în secolul al XVII-lea, după care numele Moldovei ar avea la bază adjectivul latin *mollis* = moale, liniștit, blând, referitor la aspectul peisajului, în îmbinare cu *Davia* sau *Dacia*.

Încercările ulterioare de elucidare a acestei etimologii nu au depășit teoria vidului dacic, romanic și apoi românesc din exteriorul arcului carpatic și, în consecință, n-au mai ridicat chestiunea la nivelul substratului tracic. B.P. Hasdeu era convins că numele provine de la goticul *mulda* = pra⁹. La fel, A.D. Xenopol, care explica semnificația cuvântului *Moldova* prin aceea că «la lumina soarelui, dimineața și seara, suprafața apei pare că abură pra»¹⁰. Iorgu Iordan, mai puțin perspicace, considera cuvântul derivat de la *molid* cu sufixul slav *-ova*¹¹, în timp ce Emil Vârtosu vede aici un compus din romanul *Molde* = albie și cuvântul cuman *uwe* = vale, scobitură¹². Autorul face această propunere după trecerea pe larg în revistă a atestărilor istorice și a literaturii aferente.

Lărgind perspectiva dacică a lui Cantemir la dimensiuni indoeuropene, vom constata că *Moldova* are traiectoria sa proprie în limba Tracilor romanizați și că nu este vorba de un împrumut.

Analizând corespondenții latinescului *ille* în limbile indo-europene, A. Ernout și A. Meillet identificau un radical demonstrativ *l*, căruia îi corespunde pe alocuri *n*, pentru semnarea unui obiect îndepărtat, fără să stabilească raportul dintre cei doi radicali. În plus, ei afirmă că «nu se poate analiza *ille* în sanscrită»¹³. Ducând mai departe cercetarea, constatăm că celor două forme le corespunde în unele limbi *u*. Cumulând cele trei cuvinte-

sunete, reconstitim pentru începuturile indo-europenilor demonstrativul / = acolo, uite. Era un sunet complex fricativ-lateral-bilabial-nazal, cu participarea coardelor vocale. Dublarea sunetului // sporea valoarea demonstrativă. Sunetele vocalice, semivocalice și consonantice prin care a fost interpretat și precizat sunetul complex primitiv - în faza incipientă, centrală și finală a pronunțării lui - au condus la diferențierea de sensuri și zone lingvistice. Afixele, alternanțele, accentul, lungimea sunetului au sporit derivarea.

Reflexele imediate ale formei primitive au valoare demonstrativă, locativă și posesivă, ca în română *ăla, la, el, al* etc. Să se compare cu irland. *le, la* = după, la, spre, prin, slav. *on* = el, acel, armean. *na ayn* = el, acel, latin. *am* = în jurul, irland. *ó, úa* = de la, indian. *ava* = în lături, grec. *apo* = de la etc.

Sensul demonstrativ vag al formei primare a stat la baza mai multor serii de cuvinte concrete, care definesc obiecte, însușiri și acțiuni. Etimologia cuvântului *Moldova* trimite la forme care se raportează valoric la acțiunea apei, la intersecția acesteia cu uscatul, cum arată cuvintele românești *mal, mâl, albie, vale, a la, alb, a albi, băl, a beli* etc. Să se compare cu lituan. *ola* = vizuină, peșteră, leton. *mala* = margine, litoral, alban. *mall* = munte, oset. *ilae* = argilă, nămol, *mal* = apă adâncă, latin *alvea* = lipsă, *alveus* = patul râului, bazin, *moles* = masă de materie, got. *malma* = mal nisipos, germ. *Lehne* = coastă, *Lehm* = lut, *mullen* = a frământa etc. Onomastica antică furnizează multe nume proprii din cadrul acestei serii, dintre care cităm: *Ulla* - râu în Spania, *Ulm* - oraș pe Dunăre, *Olbia* - oraș la gura Bugului sudic, *Malua* - oraș în Dacia Malvensis, *Alba* - localitate în Latium, *Elba, Laba* - aparent două nume pentru același râu, *Albania* - ca denumire a ținutului de pe coastă, *Albion* - numele antic al Angliei.

Sensul de ținut, țară, domeniu l-au dezvoltat diferite forme (cf. leton *mala* = ținut, regiune; germ. *Lehen* = domeniu feudal), printre care cele cu sufixul -d, -t. Românească *holdă* înseamnă lan, dar și ținut, țară. *Olat* este provincie, moșie și acre ca derivat tracic pe *a oblădui*. Cf. lat. *alodum* = feudă proprietate; lituan. *valda* = stăpânire; vechea greacă *platos* = lărgime; *bolos* = pământ, câmp; oset. *seldar* = domn, cneaz; irland. *leth* = coastă, latură; germ. *Feld* = câmpie; got. *waldan* = a domni.

Cuvântului românesc *holdă* = albie, troacă îi corespund lituan *mólduobė* = lutărie, humărie, leton. *mulda* = albie, covată, germ. *Mulde, Molde* = depresiune, albie, doniță etc.

Imaginea râurilor cu albia adâncită, cu malurile scobite de apă, a dealurilor și munților șiroiați de scurgerea apelor este inclusă în toponime ca *Molda, Mulda, Molde* - denumiri istorice pentru orașul baia și râul Moldova, *Moldișul* - pârâu în Prahova, *Moldovișul* - pisc în Vâlcea, *Moldoveneaul* - șir de munți în Carpații Meridionali, pârâu în Râmnicul Sărat, *Moldoveni* - sate pe Olt și Ialomița etc. Aceeași motivație topografică are și *Moldova* - afluent al Dunării în Caraș-Severin.

Așadar, nu surse străine explică denumirile *Molda* și *Moldova*, ci evo-

luția autohtonă a formelor traco-indo-europene. Astfel, prima are echivalent în spațiul germanic pe *Mulde*, afluent al Elbei în Saxonia, pe *Molde*, oraș norvegian situat în fiordul *Molde*; încă înaintea erei noastre sunt menționate populații celtice cu numele *moldae*, de exemplu la nord-est de Paris, pe râul Marna. Râul *Vltava* din Boemia, care trece prin Praga se numește în germană *Moldova* sau *Moldau*, iar în latina medie (la 872) *Fuldaha*.

Dar *Molda* și *Moldova* de pe terenul romanității orientale nu pot fi analizate etimologic până la capăt fără a lua în discuție alte toponime românești de aceeași origine, cum sunt *Olt* și *Moldana* - nume mai vechi ale Munteniei.

NOTE

1. Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, editat de Liviu Onu, București, 1967, p. 72.
2. Miron Costin, *Opere*, editate de P.P. Panaitescu, București, 1958, p. 209.
3. Dimitrie Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, București, 1973.
4. *Ibidem*.
5. *Ibidem*, p. 53.
6. Dimitrie Cantemir, *Hronicul vechimei a Romano-Moldo-Vlahilor*, ed. Tocilescu, București, 1901, p. 471.
7. *Ibidem*, p. 461.
8. *Ibidem*, p. 471.
9. B.P. Hasdeu, *Istoria critică a Românilor*, București, 1984, p. 450.
10. A.D. Xenopol, *Istoria Românilor*, I, București, 1985, p. 221.
11. Iorgu Iordan, *Toponimia românească*, București, 1963, p. 478.
12. Emil Vărtosu, *Din sigilografia Moldovei și Țării Românești*, în *Introducere la Doc. priv. Ist. Rom.*, vol. II, p. 473.
13. A. Ernout, A. Meillet, *Dictionnaire étimologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, 1967, art. *ille*.

CUPRINSUL REVISTEI NOI TRACII PE ANUL 1991

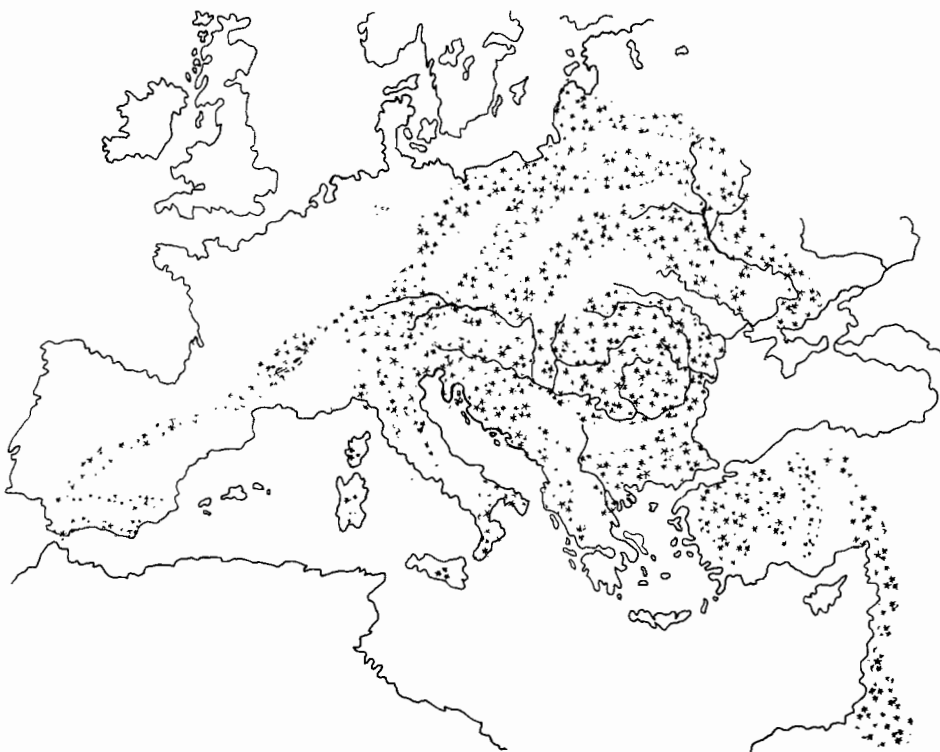
BĂLAȘA, Pr. Dumitru, - Dacii sub cenzură	n. 203, p. 14
- Zeița Hestia, cea dintâi regină a strămoșilor Geto-Dacilor	n. 205, p. 16
BĂNESCU, Marcu, - O altă etapă în studierea scrisului străromân	n. 196, p. 16
BLAGA, Lucian, - Stratul mumelor. Isus-Pământul	n. 205, p. 18, 20
BUGILAN, Ioan, - Megaliți cu reprezentări antropomorfe în Carpați	n. 197, p. 15
CHIȚIMIA, I.C., - Epoca străromână. O nouă noțiune istoriografică	n. 195, p. 20

<p>CIONCHIN, Ionel, - Podu la Denta - o așezare dacică în Banat - Aluta și alte etimologii (colab. George Vaida)</p>	<p>n. 196, p. 20 n. 201-202, p. 21</p>
<p>CIOPRAGA, Constantin, - Literatura română. Chestiunea originilor</p>	<p>n. 195, p. 22</p>
<p>CHIUZBAIAN, Iosif Gabriel, - La cultura giuridică dei Traci. Tendenze giuridiche convergenti nel mondo tracio del Mediterraneo</p>	<p>n. 201-202, p. 1</p>
<p>DRĂGAN, Iosif Constantin, - Religia Traco-Etruscilor</p>	<p>n.206, p. 14</p>
<p>DULAMĂ, Ion, - Independența la Români</p>	<p>n. 196, p. 1</p>
<p>FOL, Alexandre, - Thraces et Pélasges dans la Méditerranée</p>	<p>n. 197, p. 1; n. 198, p. 11</p>
<p>FOL, Valeria, - L'art thrace à l'époque préclassique. Problèmes de la méthode</p>	<p>n. 195, p. 11</p>
<p>GAMILLSCHEG, Ernst, - Despre originea Românilor. Argumente lingvistice</p>	<p>n. 200, p. 12</p>
<p>GINDIN, Leonid A., - Les Thraces en Anatolie. A' propos d'un des originelles foyers de la langue et de la culture indo-européennes dans la Méditerranée de l'Est</p>	<p>n. 200, p. 1</p>
<p>ILIESCO, Gabriel, - Les Getes et les Hittites en contexte indo-européen</p>	<p>n. 197, p. 8</p>
<p>IONESCU, I. (Ion), - Isus sau Iisus? - Torna, torna, fratre - Termeni de cultură creștină daco-romană</p>	<p>n. 197, p. 22 n. 198, p. 22 n. 204, p. 1</p>
<p>IONESI, L., - J.C. Drăgan, Ș. Airinei, Geoclimate and History (colab. A. Ungureanu)</p>	<p>n. 197, p. 23</p>
<p>IVĂNESCU, Gheorghe, - Condițiile sociale care au dus la formarea limbii române și a poporului român</p>	<p>n. 203, p. 4; n. 206, p. 9</p>
<p>KOLENDO, Jerzy, - Natione Bessus. Les Thraces dans la flotte romaine</p>	<p>n. 206, p. 1</p>
<p>LOBZĂ, M., - Unitatea istorică a Românilor: Moldova și Oltenia - Numele Moldovei</p>	<p>n. 203, p. 1 n. 206, p. 18</p>
<p>MINERVINI, Domenico, - Traci, Tirreni, Tenocchi</p>	<p>n. 201-202, p. 16</p>

MOISIN, Anton, - Sarmatii	n. 199, p. 1
PETRESCU-DÂMBIVIȚA, Mircea, - Quelques considérations concernant les rapports des Thraces de l'espace carpatho-danubien-pontique avec le Nord de l'Italie à la fin de l'âge du Bronze et au debut de Hallstatt	n. 205, p. 1
POP, Em., - O istorie a Banatului	n. 204, p. 27
POROZANOV, Kalin, - La Thrace Pontique entre le IVe e le Ier mill. av.J.C.	n. 195, p. 15
RADU, Mircea T., - Un autor daco-roman de limbă latină	n. 196, p. 11
ROMSAUER, Peter, - Interconnections between the Middle and Southeastern Europe in the 2nd - 1st millenium b.C. (Urnfield and Hallstatt Periods)	n. 195, p. 1
SAMSARIS, Dimitrios C., - Les Thraces dans l'Empire Romain d'Orient. Etude ethno-démographique et sociale	n. 204, p. 9
SILVESTRI, Artur, - Reconsiderarea începuturilor - Europa Evului mediu: contribuția danubiană - Ideea literară străromână	n. 196, p. 7 n. 196, p. 13 n. 200, p. 6
STĂNILOAE, D., - Contribuția Călugărilor sciți	n. 200, p. 9
UNGUREANU, A., - J.C. Drăgan, Ș. Airinei, Geoclimate and History (colab. L. Ionesi)	n. 197, p. 23
VAIDA, George, - Aluta și alte etimologii (colab. I. Cionchin)	n. 201, p. 21
VLORA-FALASCHI, Nermin, - Documenti epigrafici nel comune idioma in Italia e nei Balcani	n. 199, p. 9
ZAMFIRESCU, Dan, - Un criteriu al vechimii, continuității latine și universalității românești	n. 196, p. 4
YOUROUKOVA, Iordanka, - Le monnayage tribal thrace et le grand trafic commercial pendant le première moitié de Ve s.av.J.C.	n. 198, p. 1



SPAȚIUL TRACIC



«Tracii sunt neamul cel mai numeros și mai răspândit din lume, după cel al Indienilor» (*Herodot*)

CUPRINSUL

Jerzy Kolendo, <i>Natione Bessus. Les Thraces dans la flotte romaine</i>	1
Prof. dr. Gh. Ivănescu, <i>Condițiile sociale care au dus la formarea limbii române și a poporului român</i>	9
J.C. Drăgan, <i>Religia Traco-Etruscilor</i>	14
M. Lobză, <i>Numele Moldovei</i>	18
Redacția, <i>Cuprinsul revistei Noi Tracii pe anul 1991</i>	21